

sidérer Angeline comme la compagne probable de sa vie.

Rien ne l'avait préparé à l'effondrement du rêve qu'il caressait depuis longtemps avec tant d'amour.

Aussi, le coup avait été rude pour une nature aussi aimante et sensible que celle de M. Worthon.

Depuis ce moment, une maladie de cœur, qu'il avait contractée au cours de ses campagnes, s'était aggravée. Il avait des étouffements, des pâleurs subites, et tout son corps frémissait quand il se retrouvait en face de cette sirène charmeuse dont le regard profond avait apporté le trouble dans son être moral, pourtant si parfaitement équilibré.

Ce qui augmentait sa douleur et ses regrets, c'était que ses enfants, le petit Richard et la mignonne Edith, adoraient la jeune institutrice, et que cette tendresse fût facilement devenue filiale.

La marquise de Livrant, qui lisait dans le cœur du docteur, n'eut pas de peine à obtenir ses confidences ; ce cœur loyal et généreux n'avait rien à cacher à son amie.

Madame de Livrant mit sur cette blessure du cœur, qui saignait douloureusement, le baume de son amitié. Elle parla d'oubli, d'un autre choix ; mais le docteur se récria, et la marquise, arrivée au bout de son chapelet, prit le parti de rire et de tourner en ridicule une telle passion chez un homme de l'âge et du caractère de M. Worthon.

Mais, au fond, elle était sérieusement inquiète, et elle n'avait rien eu de plus pressé que d'entretenir Angeline du secret qu'elle venait de surprendre.

— Réfléchissez, mon enfant, lui dit-elle avec bonté, une occasion peut-être unique se présente de réparer à votre égard l'injustice du sort, ne la repoussez pas. Un homme bon, estimable, riche qui vous aime profondément et veut vous créer une existence indépendante, cela vaut la peine d'y penser, à moins que M. Worthon ne vous soit antipathique.

— Ne le pensez pas, madame la marquise ; j'ai été touchée par l'offre de cet homme généreux ; mais précisément à cause de tant de qualités, je ne puis accepter le sacrifice d'un avenir qui, sans moi, peut devenir glorieux.

— Voilà bien un raisonnement de fille orgueilleuse et fière ! Mais M. Worthon vous aime, et avec vous, c'est le bonheur pour lui, plus qu'il n'en faut pour consoler de vanités mondaines. Enfin, vous l'avez refusé, c'est votre affaire, ajouta madame de Livrant blessée, puissiez-vous ne jamais vous en repentir.

— Oh ! madame, fit Angeline, les larmes aux yeux ; pouvez-vous si mal interpréter mes paroles ! J'estime M. Worthon, et je l'aime plus qu'aucun homme qu'il m'ait été donné de connaître, mais je ne voulais pas lui imposer ma pauvreté et la honte de ma condition subalterne.

— Vous êtes une enfant, fit la marquise radoucie ; mais, sachez-le, le docteur a le cœur trop haut placé pour s'arrêter à de mesquines idées de convention sociale, et, si vous m'en croyez,

vous ne le désespérerez plus par une rigueur injuste.

Cette conversation restait dans l'esprit de la jeune fille et l'amena à considérer sous un autre jour la question éternelle de l'âme humaine. Son cœur d'ailleurs se pliait facilement aux exigences de la raison et elle en arriva à écouter les conseils de la marquise qui plaidait avec chaleur la cause du docteur.

Il fut convenu que ce jour du dix mai, où on fêtait l'anniversaire de la dame de Livrant, et par une coïncidence heureuse celui de M. Worthon, on mettrait les petits cadeaux du docteur sous sa serviette et au milieu d'eux une lettre d'Angeline dans laquelle elle se disait enfin vaincue par tant d'amour, et de constance et consentait à unir sa vie à celle de l'homme généreux qui lui avait fait l'honneur de la choisir entre tant de charmantes femmes, ses égales à lui par le nom et la fortune.

On devine avec quelle impatience la marquise et Angeline attendaient le moment du dîner pour jouir de la surprise de l'excellent docteur. M. Worthon, dans ce jour de fête, paraissait encore plus triste que d'habitude. Il ne cessait de considérer Angeline, et lorsque la jeune fille, toute joyeuse de son triomphe, avait tourné vers lui un regard enivré, elle l'avait vu la tête ensevelie dans ses mains et courbée sous le poids d'un incurable chagrin.

— Encore un peu de temps, pensa-t-elle, et cette douleur se changera en joie. Comme il est bon de se sentir aimée ainsi ; et comme je vais le rendre heureux et l'aimer à mon tour pour toutes les souffrances que je lui ai causées.

Et un frisson de plaisir secoua ses belles épaules.

— Madame la marquise est servie ! fit le valet cérémonieux en ouvrant les portes à deux battants.

Le docteur tressaillit et se leva comme en rêve. Il offrit son bras à madame de Livrant, qui le plaisanta gaiement sur sa taciturnité.

Un instant après, tout le monde était placé. M. Worthon, à droite de la maîtresse de maison, avait en face de lui Angeline serrée dans sa robe de soie grise dont la nuance délicate faisait ressortir admirablement sa belle tête brune, fine et expressive.

D'un regard ému, elle suivait attentivement les mouvements du docteur, et lorsqu'elle le vit déplier sa serviette et jeter un regard étonné sur les objets qu'elle découvrait, elle sourit en regardant la marquise.

LA SENSIBILITÉ D'UNE QUEUE DE CHAT



I
Méditation de Minette.

II
Distraction de Jarotte.

III
Emotion de Penoute.

M. Worthon ne vit rien que la lettre d'une écriture qu'il connaissait bien et qui déjà lui avait brisé le cœur. Que disait celle-ci ?

Ses yeux troublés se relevèrent lentement et se portèrent interrogativement sur Angeline qui rougit et baissa la tête sur son assiette.

Incapable de résister plus longtemps à la fascination de ces caractères qui flamboyaient devant ses yeux, M. Worthon, par quelques phrases brèves et distraites, remercia la marquise et ses bons amis de leur souvenir de ce jour de fête, et il demanda pour quelques minutes la permission de se retirer dans le salon à côté.

— Allez, allez, docteur, fit la marquise en riant et revenez-nous guéri.

M. Worthon, redressant sa haute taille, se dirigea à pas précipités vers la porte qu'il ouvrit et referma soigneusement derrière lui.

Mademoiselle Angeline, de rouge était devenue pâle et un tremblement convulsif s'emparait d'elle. Madame de Livrant lui jeta un regard d'encouragement et continua à s'occuper de ses invités avec la grâce charmante qu'elle apportait dans ses devoirs de maîtresse de maison et qui faisait considérer son hôtel comme un des plus agréables de Paris.

Dix minutes, un quart d'heure s'écoulèrent, puis une demi-heure. Trois services s'étaient succédés et le docteur ne revenait pas.

Une inquiétude mal déguisée régnait à table. Les convives commençaient à soupçonner l'existence de quelque mystère.

A la fin, n'y tenant plus, madame de Livrant s'excusa auprès de ses hôtes et courut ouvrir la porte par laquelle le docteur avait disparu.

Mais aussitôt elle poussa un cri qui fit accourir tout le monde, Angeline en tête.

M. Worthon était étendu dans un fauteuil, la tête renversée sur le dossier et tenant dans la main droite la lettre de l'institutrice.

On crut à une syncope. Les soins les plus énergiques lui furent prodigués, mais ne purent le rappeler à la vie.

Un anévrisme l'avait emporté. Ses traits portaient encore l'empreinte du sentiment de joie qui l'avait saisi à la lecture de ces lignes tant désirées.

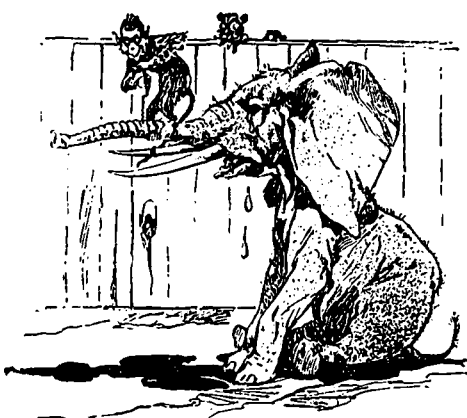
Le bonheur l'avait tué.

Cherchez maintenant, ami lecteur, parmi nos plus belles, nos plus célèbres cantatrices, le nom de l'héroïne de cette tragique histoire, vous le trouverez aisément.

Angeline a cherché dans l'art la seule consolation possible à son amour perdu.

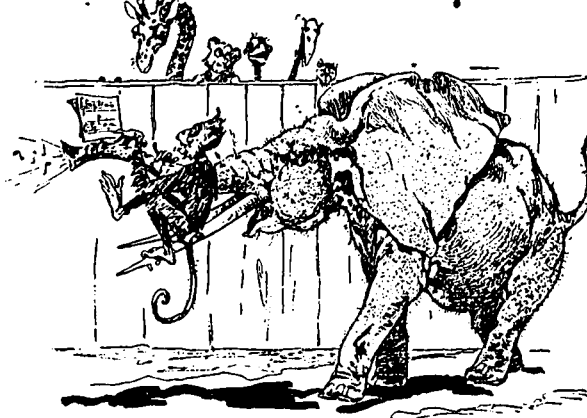
M. DE LYS.

AU PARC SOHMER



I

L'Éléphant au singe qui lui perce des trous dans la trompe. — Ohioi ! hioi ! hioi ! Il faut aimer la musique pour se laisser travailler de la sorte.



II

(Le jour du concert.)
Succès de rappel sur l'air de flûte : "Un éléphant se balance".

LA GLOIRE DU PAYS

L'étranger. — Quel est ce garçon aux longs cheveux, qui semble n'avoir rien à faire ?

Le maire du village. — C'est le poète de la place. Tous les clubs se sont cotisés pour lui payer sa pension et ses vêtements.

L'étranger. — Où ses ouvrages sont-ils publiés ?

Le maire. — Ils ne sont pas publiés ! Il s'est arrangé pour qu'ils ne soient publiés qu'après sa mort, et nous essayons de le conserver aussi longtemps que possible.